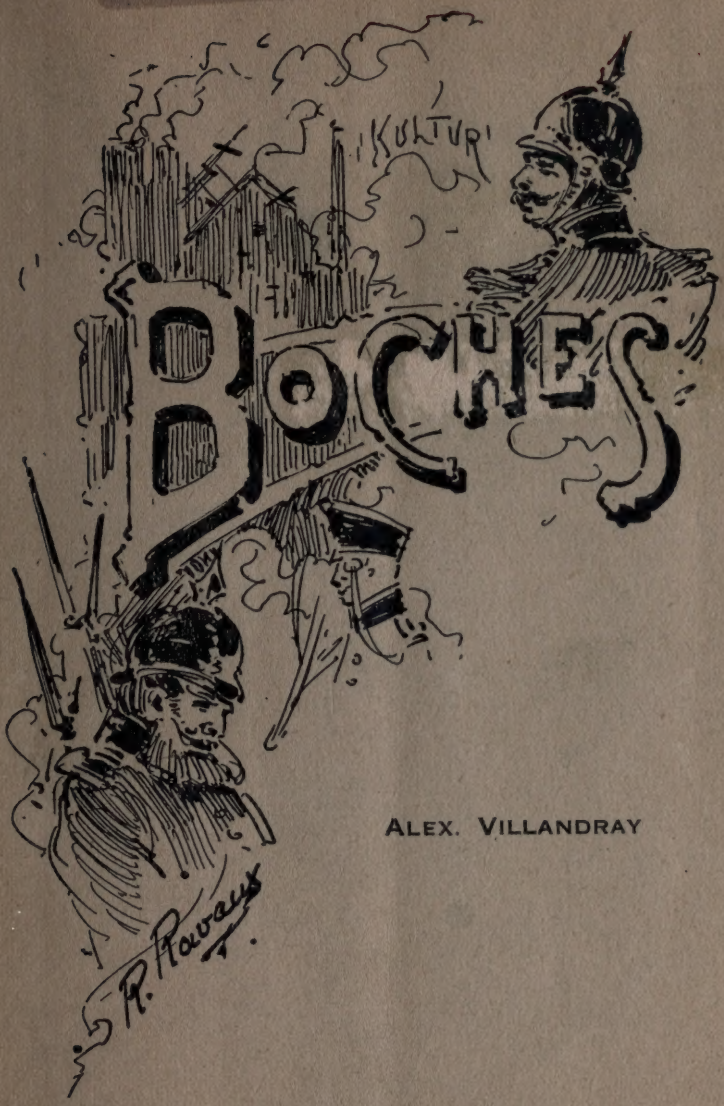
PS
9543
I47
B63

SCOTT

TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

YUL



ALEX. VILLANDRAY

YUL

ALEX. VILLANDRAY

BOCHES.....

Pièce en un acte

1915
IMP. DE L'EVENEMENT
30, rue de la Fabrique,
QUEBEC.

DU MÊME AUTEUR :

LE FÉTICHE, *opéra comique en deux actes.*

(Le Fétiche a été écrit en collaboration avec Louis Fleur.)

PS
9543
I47
B63

Enrégistré par L. A. Plante, au Ministère de l'Agriculture, Ottawa, conformément aux dispositions de l'acte des droits d'auteurs en l'année 1915.

Tous droits réservés.

M. H.-R. de St-Victor,

(*Agent Consulaire de la France, à Québec.*)

A Monsieur H. R. de St-Victor,

Agent consulaire de la France, à Québec.

Respectueux hommage d'un canadien,

A. V.

BOCHES.....

Pièce en un acte, par Alex. Villandray.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL.... ....*Réné Gandrille*
LE CAPITAINE.... ....*Paul Coutlée*
LE LIEUTENANT.. ....*Mistral*
FERNAND ROUX, aviateur francais.... ..*A. Duquesne*
LA SENTINELLE.. ....*Girardin*
DEUX SOLDATS, allemands.. *MM. Darcy et Ed. Pâquet*
ROSETTE, l'infirmière française. *Melle Rachel D'Escoubès*

(Mise en scène de M. Réné Gandrille.)

L'action se passe à Valgny, petit village de l'Argonne ; on est en Janvier 1915.

BOCHES.... a été représenté pour la première fois au théâtre de l'Autitorium, à Québec le 18 mars, 1915.

BOCHES.... a aussi été vendu, avec la gracieuse permission de M. J. H. Paquet, gérant de l'Auditorium, au profit d'œuvres française soumises à l'agent consulaire de France.

BOCHES.....

Décors.—Une ferme abandonnée par ses propriétaires qui ont fui devant la horde envahissante et dévastatrice. Cette ferme sert d'abri à quelques officiers allemands qui en ont fait une sorte de point de division pour leur corps d'armée. On est dans la cuisine de la ferme, vaste chambre avec une large cheminée dans laquelle flambe un feu de bûches, cette cheminée est à droite, premier plan. A droite encore, deuxième plan, une porte donnant sur une chambre à coucher. Au fond, à droite, une porte qui ouvre en dedans, elle est ouverte, au fond centre, une fenêtre aussi ouverte. A gauche, premier plan, une fenêtre qui s'ouvre sur un verger dont on voit les arbres. Au centre de la scène, une grande table couvertes de cartes et de paperasses de toutes sortes, à gauche, collée au mur, deuxième plan, une autre table garnie de victuailles : un pain, un jambon, des assiettes, des bouteilles de vin, un formidable couteau de boucher qui sert à trancher le pain et le jambon. Quelques escabelles près des tables et une juste au milieu de la scène; près de la cheminée, un fauteuil dont la doublure est déchirée. Les murs de la ferme sont sales et fendillés, il y a de la suie et des papiers déchirés sur le parquet, des affiches sont collées sur les boiseries, tout est d'une malpropreté sordide.

Au lever du rideau, il fait presque nuit, mais le jour se fait peu à peu pendant les deux premières scènes. Par la porte et la fenêtre on aperçoit un long ruban de plaine qui va en s'abaissant vers la rivière. Des coups de feu lointains puis plus rapprochés, le canon gronde. On perçoit le crépitement d'une fusillade nourrie.

BOCHES.....

Pièce en un acte. Alex. Villandray.

SCENE I.

LE GÉNÉRAL, LE CAPITAINE, UN SOLDAT, LA SENTINELLE.

Le Général est assis à la table du centre et suit sur une carte avec son doigt, le Capitaine l'éclaire à l'aide d'une bougie ; un Soldat, sac au dos, l'arme au pied, se tient immobile près de la table. La Sentinelle se promène au dehors, on la voit passer et repasser soit par la fenêtre, soit par la porte du fond.

LE GÉNÉRAL. (*au Capitaine*)—Alors, c'est ici Saint-Mihiel? Vous qui avez déjà parcouru toute la France en titre d'ingénieur, vous devez très bien connaître cet endroit, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE.—Passablement, mon Général.

LE GÉNÉRAL. (*riant*).—C'est curieux comme ils sont.... voyons là, comment disent-ils ça, les parisiens?..... pour confiant?.....Un nom de fruit?

LE CAPITAINE.—Poire ?.....

LE GÉNÉRAL. (*riant, plus fort.*)—Oui, oui, c'est cela, poire.....(*se retournant et considérant longuement le Capitaine qui salue et semble ne savoir qu'en*

penser). Vous prendre pour un ingénieur.....et vous attacher au service de leur gouvernement.... Ah, ben, ce n'est pas à Berlin qu'une semblable farce se serait passée, nous n'aurions jamais fait semblable.... Allons, comment dites-vous?.....

LE CAPITAINE.—Bêtise?.....

LE GÉNÉRAL.—Oui, c'est cela, bêtise.....Comme ils en ont des mots pour s'exprimer dans cette langue française.....On aura beau faire, quand nous aurons conquis le monde, et que tout l'univers parlera allemand, il faudra tout de même se servir de la langue de ces gaulois.....Leur langue.....Heureusement qu'ils n'ont que cela.....

LE CAPITAINE.—(*protestant de la main*) Oh, pardon, mon Général, ils ont d'autre chose que cela encore.

LE GÉNÉRAL.—Eh quoi donc? Je ne leur concède plus rien, moi.

LE CAPITAINE.—C'est que vous n'avez pas, comme moi, vécu chez eux pendant quinze ans. Les français, ils ont leur langue, leur art, et surtout leur profond amour de la patrie. Du premier jusqu'au dernier, ils aiment leur pays avec fanatisme, et le moindre petit coin de poussière ou de marais qui serait perdu, abandonné dans toute autre contrée, un tas de pierres une dûne inculte, une grève de sables mouvants, c'est toujours la France, et rien que la France.....

LE GÉNÉRAL.—Tut, tut, tut, folies que tout cela, quand nous aurons germanisé les coins de poussière, les tas de cailloux, les grèves et les marais, nous serons alors mieux en mesure de l'étudier, ce fameux patriotisme.....

LE CAPITAINE.—Oui, je l'espère comme vous, Général, mais j'ai de sinistres appréhensions.

LE GÉNÉRAL.—(*brutalement*) Assez, assez, travaillons.... (*se penchant sur la carte*) Saint-Mihiel, Saint-Mihiel..... voyons.....

LE CAPITAINE.—(*pointant sur la carte*) Ici, mon Général.

LE GÉNÉRAL.—Oui, voyons un peu, Saint-Mihiel, c'est sur la rive droite de la Meuse..... il y a là une fort belle église, des tableaux, des reliques..... (*se relevant et au Capitaine*):Il faudra faire pointer la lourdre artillerie là-dessus.....c'est par les églises et les objets d'art que nous atteindrons le plus surement ce peuple de sensitifs. Ordre est venu de l'Empereur d'annéantir toutes les cathédrales, les musés, les universités, les communautés religieuses..... (*s'adressant au soldat*) Alors, on y a établi un poste d'aviation, à Saint-Mihiel ?

LE SOLDAT.—Oui, trois monoplans.

LE GÉNÉRAL.—(*au Capitaine*) Il faudra ouvrir l'œil, et cette nuit, si cela est possible, aller faire sauter tout ça.

LE CAPITAINE.—(*au Soldat*) Allez.

(*Le Soldat présente les armes et sort*).

(*Le bruit de la fusillade grandit et semble se rapprocher, quelques coups de feu, tout près*).

SCENE II.

LES MÊMES, MOINS LE SOLDAT, UN LIEUTENANT, UN AUTRE SOLDAT SOUTENANT UN OFFICIER BLESSÉ.

LE GÉNÉRAL.—(*se retournant*) Qu'est-ce?

LE LIEUTENANT.—(*saluant*). Un obus qui vient

d'éclater, sept hommes morts, vingt-huit belssés, et Von Bergen atteint.

LE GÉNÉRAL.—(*étouffant un juron*) Gott.....

(*Le Lieutenant et le Soldat, aidé du Capitaine débarassent la table du centre de ses papiers et couchent le blessé sur la table. Ce dernier est complètement défiguré, il a la figure toute tachée de sang et son uniforme est en lambeaux, il semble ne rien comprendre et regarde fixément sans voir. Le Général, les mains derrière le dos, se promène de long en large très agité. Le Capitaine et le Lieutenant s'occupent du blessé, lavent sa plaie et lui font un pansement. Cette scène ne doit pas être trop longue, mais elle doit prendre le temps que l'on juge nécessaire pour faire un pansement préliminaire. Le Capitaine et le Lieutenant se parlent entre eux pour les besoins du devoir qu'ils remplissent.*)

LE GÉNÉRAL.—(*s'arrêtant à l'avant-scène*). Où est le major Von Hirch ?

LE LIEUTENANT.—(*saluant*). Tué ce matin, dès l'aube, mon Général.

LE GÉNÉRAL.—N'avons nous pas d'ambulanciers tout près ?

LE LIEUTENANT.—Ils sont à six milles d'ici, mon Général ; il est impossible de les rejoindre, car le pont qui nous reliait à leur poste à été détruit il y a une demi-heure à peine par une bombe lancée par un avion français.

LE GÉNÉRAL.—(*sursautant*) Un avion français au-dessus de notre position ?

LE LIEUTENANT.—Oui, mon Général. Nous avons ouvert sur lui un feu de salve, je crois que nous l'avons atteint car il a semblé descendre plus bas, et comme

nous remontions ici, il rasait la cime des arbres de l'autre coté de la rivière ; j'ai dépêché douze hommes avec l'ordre de suivre les mouvements de l'aviateur et de le faire prisonnier s'il touche terre.

Le Général.—Très bien. Où sont les prisonniers de cette nuit ?

Le Lieutenant.—Au pied de la colline, mon Général, nous avons pris, vers une heure, ce matin, trois brancardiers français. Je n'ai pas cru devoir les faire fusiller parcequ'ils portaient l'un des nôtres sur une civière.....

Le Général.—(*brutalement*) Vous connaissez vos ordres?.....Au mur, tous, sans en excepter un seul.

Le Lieutenant.— (*bésitant*) Cependant, mon Général.....

Le Général.—Assez, retournez à votre poste ; en passant au pied de la colline, je vous ordonne de faire sauter la cervelle aux trois brancardiers français..... pas de quartier, pas de faiblesse.....Vous avez entendu?..... Faites.....

Le Lieutenant.—(*qui va pour sortir après avoir salué, mais qui revient.*) Faut-il agir de même avec la femme?

Le Général.—La femme?.....Quelle femme?

Le Lieutenant.—Une ambulancière, mon Général, elle était avec les trois brancardiers ; c'est même elle qui avait donné les premiers soins à notre soldat blessé.

Le Général.—(*souriant méchamment*) Une ambulancière française?.....Elle doit pleurer et s'arracher les cheveux?.....

LE LIEUTENANT.—Au contraire, mon Général, tout à l'heure, quand j'ai fait ma ronde, elle chantait une chanson qu'un de leur poètes a faite sur nous dans les tranchées; elle paraissait très gaie; elle m'a dit qu'elle était actrice à Paris avant d'être ambulancière.....et les trois brancardiers, ils riaient, ils riaient, et reprennaient le refrain en s'accompagnant au son de deux gamelles qu'ils frappaient l'une contre l'autre.... Nos soldats, eux aussi, riaient.....

LE GÉNÉRAL.—(*après une légère pause*) Faites conduire cette femme ici, elle prendra soin de Von Bergen ; tant qu'aux trois hommes, vous savez ce qu'il faut faire?.....(*Le Général fait de la main le geste de se faire sauter la cervelle*).

LE LIEUTENANT.—Oui, mon Général. (*il salue et sort.*)

LE GÉNÉRAL.—(*à part*) Et nos soldats, eux aussi, riaient.....Il ne manquait plus que l'armée allemande sympathisât avec ces gueux là.....(*farouchement*) Au mur, au mur, toute l'engeance.....

(*pendant que le Général marche de long en large en marmottant entre ses dents des mots inintelligibles, le Capitaine et le Soldat transportent le blessé dans la chambre de droite*).

LE GÉNÉRAL.—(*au Capitaine qui sort de la chambre*). Vous pouvez maintenant rejoindre votre compagnie.

LE CAPITAINE.—(*saluant*) Bien, mon Général vous n'avez pas d'autres ordres?

LE GÉNÉRAL.—(*brusquement*). Non. (*Le Capitaine salue et sort suivi du Soldat*).

M. René Gandrille.

(Directeur-Artistique de la Troupe de Comédie-Française, Rôle du Général.)

SCENE III

LE GÉNÉRAL, ROSETTE, DEUX SOLDATS, LA SENTINELLE.

(*Rosette paraît au fond, elle est escortée de deux Soldats qui la tiennent chacun par un bras.*)

ROSETTE.—(*aux Soldats*) Quand je vous dis que vous me faites mal, là ; si c'est comme cela que vous entendez la politesse envers les femmes à Berlin, ah ben, moi qui me faisais une fête d'y aller, vous me coupez mes espérances. (*Les deux Soldats s'arrêtent, présentent les armes, Rosette salue militairement ; le Général fait quelques pas vers elle.*)

ROSETTE.—(*la main à la tempe*) Votre humble servante, mon officier.

LE GÉNÉRAL.—(*rudement*) Taisez-vous. (*aux Soldats*) Bien. (*les Soldats sortent*).

ROSETTE.—(*qui les regarde s'en aller.*) J'en ai plein le dos, moi, des Boches. . . . .

LE GÉNÉRAL.—(*qui n'a pas entendu cette dernière remarque.*) Vous êtes infirmière?

ROSETTE.—(*les poings sur les hanches.*) Il paraît.

LE GÉNÉRAL.—Soyez respectueuse.

ROSETTE.—(*regardant autour d'elle.*) Pour qui? où est-il l'auditoire ?

LE GÉNÉRAL.—Assez. Nous avons là un blessé, il est dans cette chambre ; c'est un de nos officiers, il est gravement atteint, voulez-vous en prendre la garde?

ROSETTE.—(*changeant de ton.*) Un blessé? Et où

est-il ce pauvre cher homme, dans cette chambre? (*elle entr'ouvre la porte*) Comme il est pâle, et si jeune..

LE GÉNÉRAL.—(*impatienté*) Ecoutez-moi donc, mein Gott.....Vous avez là, sur cette table, tout ce qu'il vous faut pour faire des pansements. Vous me répondez sur votre tête de la vie de cet officier..... sur votre tête, vous avez compris?.....Si l'officier meurt, vous serez fusillée.. ..(*il sort*).

SCENE IV.

ROSETTE, PUIS LE CAPITAINE

ROSETTE.—(*seule, le dos tourné à la porte d'entrée*) Vous serez fusillée.....Zut.....Ils n'ont que cette expression là dans la bouche, les Boches. On aurait jamais dû les laisser jouer avec des fusils, ils vont finir par devenir dangereux.

LE CAPITAINE.—(*entrant, il a des papiers qu'il pose sur la table.*) Tiens, l'infirmière.

(*Un temps, Rosette se retourne et toise le Capitaine, elle fait : "AH !" elle recule d'un pas. Le Capitaine la contemple, d'abord curieusement, puis sa surprise augmente graduellement.*)

ROSETTE.—(*avec un cri.*) Wilhelm.....

LE CAPITAINE.—(*de même.*) Rosette.....

ROSETTE.—(*revenant de sa surprise.*) Savez-vous, Wilhelm, que vous étiez bien mieux en gommeux parisien qu'en officier boche ?.....

LE CAPITAINE. (*s'approchant*) Rosette ici, infirmière, la petite Rosette, la cigale des Batignoles?....

ROSETTE.—(*reculant vers la table de gauche.*) Vous, ne m'approchez pas, surtout, ne me touchez pas, hein..

LE CAPITAINE.—(*ne revenant pas de sa surprise.*) Rosette, la petite Rosette ici.....

ROSETTE.—(*d'un ton résolu et très crâne*) Eh bien oui, Rosette, la petite chanteuse des bals nocturnes; elle a cru devoir venir servir un peu sa France, elle aussi.....Il n'y a rien d'étonnant là-dedans..... Vous la trahissez bien vous.....

LE CAPITAINE.—Vous êtes injuste, Rosette.

ROSETTE.—(*s'emportant peu à peu à mesure qu'elle parle.*) Moi? Je suis injuste? Il ne manquait plus que j'apprenne cette nouvelle; et par vous encore ; vous que nous avons dégourdi, et qu'à force de travail nous sommes parvenu, Dieu sait comment, mes camarades et moi, à rendre présentable.....(*d'un ton dégouté*). Vous deviez au moins à la France la reconnaissance de l'éducation que vous y aviez puisée.....Ah bien oui, vous n'étiez qu'un espion.....quel beau métier en vérité.....

LE CAPITAINE.—Voyons, Rosette.

ROSETTE.—Et le Kaiser, il vous a sans doute donné une croix de fer en récompense de vos années de notre amitié parisienne?.....

LE CAPITAINE.—Rosette, vous oubliez que je suis allemand, et que comme vous, je défends ma patrie.

ROSETTE.—Il défend sa patrie.....Vous en avez un fier culot, mon petit.....Belle défense, bruler, tuer, assassiner.....faire des infirmières prisonnières.....fusiller les curés.....Tenez, il m'écœure, votre patriotisme.....vous êtes les proxénètes de la camarde vous autres.....(*elle se dirige vers la table*

du centre et prépare les linges nécessaires pour faire un nouveau pansement au blessé.) (*Un temps, puis*) Wilhelm, je ne vous retiens pas, vous savez, il y a encore de la place pour se faire tuer, là-bas.

Le Capitaine.—(*après un silence, il s'est assis sur un escabeau.*) Rosette, vous ne me comprenez pas....

Rosette.—Non certes, je ne vous comprends pas, et je ne veux pas non plus vous comprendre..... je ne sais pas l'allemand, moi, et je ne désire nullement en commettre l'étude, je suis trop vieille.....

(*un coup de feu terrible, un peu de fumée entre par la fénêtre et par la porte. On entend des cris, des appels, le clairon sonne. Le Capitaine court à la fenêtre et regarde au dehors*).

Rosette.—(*qui n'a même pas tressailli*). Ça mon vieux, c'est le refrain d'un 75 français, il chante la Marseillaise tout le temps.....(*un temps*). Comme il a dû vous en démolir un pan de votre Bocherie.....

Le Capitaine.—(*qui redescend*). Rosette, taisez-vous.

Rosette.—Si on n'a plus le droit de s'exprimer à haute voix, maintenant, en France.....

Le Capitaine.—Mais vous n'êtes plus en France, ici.

Rosette.—Non ?

Le Capitaine.—Vous êtes en pays conquis; ce village de Valgny est maintenant une possession allemande ; ce coin de terre est sujet de l'aigle noir, il est germanisé.

Rosette.—Ah, si cela lui prend autant de temps

que l'Alsace ; vous pouvez dormir tranquille ou retourner chez vous. (*elle prend sur la table les linges pour le pansement et entre dans la chambre de droite*)

Le Capitaine.—(*se promenant de long en large*). Comme elle a raison. Ah, ce monde nouveau que nous voulons établir il n'est pas encore conquis..... (*il vient s'asseoir sur le fauteuil près de la cheminée et tisonne le feu avec le fourreau de son sabre.*) Rosette en infirmière, qui aurait pu supposer celà? Rosette, la plus folle, la plus écervelée, la plus échevelée de toute cette bande de noctambules et de petites bacchantes, celle qui faisait tous les soirs un chahut du diable en compagnie des bohêmes les plus terribles, la présidente de ceux qui dorment le jour et qui vivent la nuit..... Cette Rosette, tête de linotte, plus extravagante que l'extravagance même.....ah, c'est curieux..... Puis, elle n'est certainement pas venue seule sur le front de l'armée, sans doute ses compagnons de plaisir sont avec elle.....et parmi ceux qui se sacrifient avec l'enthousiasme des fanatiques de l'Orient, on les voit, ces petits, ces humbles, tenir la tête de la colonne. Oh, comme j'avais raison de leur dire, à Berlin, que l'apparente apathie des parisiens était peut-être la source d'où viendrait notre défaite.....Ces Français, ils sont d'une autre race que nous et leur siècle nous précède.....

Rosette.—(*sortant de la chambre*) Pauvre homme, en voilà un qui a son compte.....(*apercevant le Capitaine*) Tiens, vous êtes encore là, vous.....

Le Capitaine. (*se levant*) Je m'en vais, Rosette, mais avant de partir, il faut que vous me donniez un mot d'encouragement ; nous ne nous reverrons peut-être jamais.

Rosette.—(*bautaine*). Je l'espère bien.

Le Capitaine.—Vous êtes cruelle, ma petite

amie, autrefois, nous nous entendions si bien. Vous vous souvenez de votre petite chambre, là-bas, tout près des fortifications.....

ROSETTE.—Oui, je me souviens fort bien que vous veniez chez moi prendre des photographies de ces fortifications là ; vous avez dû les remettre à votre gouvernement..... (*un temps.*) Je vous en félicite, vous étiez très bien en espion.....

LE CAPITAINE.—Rosette, je n'accomplissais que mon devoir.

ROSETTE.—Son devoir.....Et quand je pense que c'est chez moi qu'il trahissait ainsi notre pays.... Cela me donne envie de tuer, vrai..... (*elle s'empare du couteau qu'il y a sur la table de gauche et marche, menaçante sur le Capitaine, qui, instinctivement, porte la main à la poignée de son sabre.*)

ROSETTE.—(*qui a remarqué ce mouvement, après un temps, très crâne*). C'est celà, dégaînez, on va se battre en duel comme Jo Caillaux, cela nous remettra de se détester tant.....J'aimerais pouvoir se talocher un peu comme dans un bal de barrière, quand on ne s'accorde pas juste, ou qu'on devient jalouse à cause du mauvais vin que l'on a bu. Allons, mais vous avez peur, lâche.....

LE CAPITAINE.—Rosette, je vous en supplie....

ROSETTE.—(*remettant le couteau à sa place*) Tenez, voulez-vous que je vous dise?.....Tu m'dégoutes..

LE CAPITAINE.—(*sévèrement*) Savez-vous que vous pouvez être fusillée pour avoir ainsi parlé à un officier?

Rosette.—Si je sais cela, parbleu, j'en ai connu qui ont été égorgés pour n'avoir rien dit du tout, à des officiers comme vous.....

Melle Rachel D'Escoubès
(Rôle de Rosette.)

LE CAPITAINE.—Rosette.....

ROSETTE.—(*s'approchant tout près de lui et se haussant sur la pointe des pieds.*) Wilhelm, mon bon petit Wilhelm, donne-moi donc une bonne gifle, tu est assez allemand pour battre une femme.....

LE CAPITAINE.—(*au comble de la fureur, levant la main.*) Je ne sais ce qui me retient.....

ROSETTE.—Allons bon, ça va venir.....(*un Soldat entre et parle bas au Capitaine, le Soldat sort en courant, coups de feu plus rapprochés.*)

LE CAPITAINE.—(*dégaînant.*)Mademoiselle Rosette, nous nous reverrons.....(*il sort*) (*un temps, Rosette va entr'ouvrir la porte de droite, puis revient à la table du centre.*)

SCENE V.

ROSETTE, FERNAND.

(*Fernand paraît à la fenêtre de gauche, il est en aviateur français; chandail, casquette à oreilles et lunettes*)

FERNAND.—(*à part.*) Il n'y a qu'une infirmière. (*Rosette se tourne vers la fenêtre*) et c'est une française. (*il tousse*) Hum, hum.

ROSETTE.—(*tressaillant*). Hein.....(*la tête de Fernand disparaît derrière l'appui de la fenêtre*). On dirait quelqu'un qui a le rhume en français, (*elle se dirige vers la fenêtre et aperçoit Fernand.*) Ah !..... (*elle se retourne vivement et considère un instant la Sentienelle qui passe et repasse devant la porte et la fenêtre du fond.*) Et celui-là qui me regarde avec des yeux de merlan frit, on dirait qu'il n'a jamais vu de femme de sa vie. (*à Fernand qui se montre.*) Cachez-vous, malheureux, mais cachez-vous donc. (*la tête de Fernand*

disparaît de nouveau, la Sentinelle repasse.) Allons, venez.

FERNAND.—(*enjambant l'appui de la fenêtre et sautant dans la chambre*). Ouf, il était temps.....

ROSETTE.—Chut, tenez, mettez-vous là. (*elle le fait passer derrière la table de gauche.*) Maintenant, pas un mot ou vous êtes mort.....(*voyant que Fernand regarde les victuailles avec des yeux de convoitise.*) Vous avez faim?

FERNAND.—Ah oui, pas mangé depuis hier, deux mille mêtres d'altitude, du grand air vous savez..... Cela vous donne un appétit.....(*la Sentinelle repasse; Rosette, tout en tranchant du pain, marche jusqu'au milieu de la scène en fredonnant, la Sentinelle disparaît*).

ROSETTE.—(*donnant une énorme miche à Fernand et lui passant le jambon*) Tiens, mange, petit, on va sans doute te pincer, mais il faut mieux marcher au feu de peloton l'estomac en bon ordre; il me semble qu'on meurt mieux. (*un temps assez long, Fernand mange, Rosette s'occupe de la Sentinelle qui semble l'admirer beaucoup.*)

FERNAND.—(*la bouche pleine*). Prisonnière ?

ROSETTE.—(*assise au milieu de la scène sur un escabeau, pour déjouer la Sentinelle qui jette un coup d'œil sur elle chaque fois qu'elle passe et repasse soit à la porte ou à la fenêtre du fond, répond à demi-voix.*) Oui depuis cette nuit, prise avec trois brancardiers, ils sont au pied de la colline. (*un temps*)

FERNAND.—(*mangeant*) Ils n'y sont plus, on les a fusillés, je les ai vu mourir tout à l'heure, j'étais près de la rivière ; par contre, un obus français les a tout de suite vengés.

ROSETTE.—(*essuyant ses yeux du revers de sa main*) Pauvres amis.....

FERNAND.—Ce n'est plus une guerre, c'est une boucherie en règle qu'ils font ces gens là.

ROSETTE.—Quelles brutes. (*un temps*) Et vous, d'où venez-vous?

FERNAND—(*montrant le ciel*). De là-haut, manque d'essence, quelques balles dans le réservoir, il s'est vidé comme un bock ; j'ai plané pour atterrir dans les arbres à gauche de la rivière, sur un terrain neutre, j'ai viré, la machine est restée accrochée dans les branches, et moi je suis tombé de ce coté, j'ai vu la maison, et voilà.

ROSETTE.—Mais ce n'est pas tout, il faut vous sauver.

FERNAND.—D'abord, il faut manger, j'ai une faim de loup, ensuite nous aviserons.....

ROSETTE.—Non, non, il faut aviser tout de suite, c'est une sorte d'état major ici, c'est plein d'officiers qui entrent et qui sortent, vous allez être pincé dans quelques secondes.....Ah, j'ai une idée.

FERNAND.—(*mangeant*) Moi, je n'en ai plus.

ROSETTE.—Ecoutez-moi bien : prenez sur la table ce qu'il vous faut pour faire un bon repas ; il s'agit de traverser cette pièce sans que la Sentinelle qui se ballade là ne s'aperçoive de rien ; d'ailleurs, il n'a d'yeux que pour moi cet homme là. Je vais chanter une chanson, pendant ce temps, glissez-vous le long du mur jusqu'à cette porte qui est là, c'est une chambre à coucher, dans le lit, il y a un blessé; le lit est fort large, glissez-vous sous le lit, ce soir je vous ferai partir.

JEU DE SCENE : ROSETTE *se met à chanter,* FERNAND, *met dans ses poches des provisions et se colle au mur. La Sentinelle passe et repasse.* (*Quand* ROSETTE *élève la voix,* FERNAND *sait que la Sentinelle regarde et se tient coi, quand* ROSETTE *chantonne à mi-voix, il se glisse doucement et sans bruit le long de la cloison.*)

ROSETTE.—(*chantant*)

(*Air: il pleut, il pleut, bergère*)

Nos grands frèr's sont en guerre;
On entend le canon.
Qui gronde à la frontière.
Nous, les petits, chantons.

FERNAND—*avance doucement, la Sentinelle paraît.*

ROSETTE — (*chantant*).

Air :(*Sur le pont d'Avignon*)

Sur les grands ponts du Rhin
On y danse
On y danse.
Sur les grands ponts du Rhin,
On s'embrasse, on s'tend les mains.

FERNAND—*est rendu à la fenêtre du fond, il se baisse et la Sentinelle s'arrête un moment en s'accoudant à l'appui pour écouter la chanson de Rosette.*

ROSETTE.—(*chantant*).

Air : (*Malbrough s'en va-t-en guerre*).

Guillaum'est en colère,
Mironton, mironton, mirontaine,
Guillaum'est en colère,
Paraît qu'il en crèvera,
Ce jour là, on chant'ra....

La Sentinelle s'est retirée de la fenêtre, mais est allée s'adosser à la porte : FERNAND *a pu se cacher derrière celle-ci.*

ROSETTE.—(*chantant.*)

Air : (*Ca ira.*)

Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Quand Guillaum'Deux s'ra dans la terre.
Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Le jour où on l'enterra.....

La Sentinelle reprend sa marche et revient de nouveau s'accouder à la fenêtre ; sans bruit, FERNAND *est passé de l'autre côté de la porte.*

ROSETTE.—(*chantant.*)

Air : (*Dans mon beau château*)

Oui, sur les Pruscots.
Mon frère tire, tire, tire.
Oui sur les Pruscots,
Mon frère tire des coups d'flingots.

La Sentinelle s'éloigne, FERNAND *est sur le pas de la porte de la chambre qu'il entr'ouvre.*

ROSETTE.—(*entonnant la Marseillaise*)

Allons enfants de la Patrie.....

FERNAND.—Enfin, ça y est.....

ROSETTE.—Sauvé..... (*elle court à Fernand qui lui tend les bras, ils s'embrassent*).

Fernand.—Adieu ma sœur.

ROSETTE.—Au revoir, petit frère.....

FERNAND.—*entre dans la chambre, la Sentinelle paraît,* ROSETTE *revient au milieu de la scène et chante en dansant et en claquant des doigts*

Air : (*Dansons la Capucine*)

Dansons la Capucine,
Si y a pas d'pain chez vous,
Comm' je suis vot'voisine,
Venez en chercher chez nous.

Après sa chanson, Rosette se laisse tomber sur le fauteuil.

(*Le Général est entré et écoute les bras croisés, la fin de ce couplet, la Sentinelle a repris sa faction et marche régulièrement.*)

SCENE VI.

ROSETTE.—LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.—(*railleur*) Les infirmières françaises ont le cœur léger à ce qu'il paraît.

ROSETTE.—Toujours, mon officier.

LE GÉNÉRAL.—(*sévèrement*) Levez-vous quand vous m'adressez la parole.

ROSETTE.—(*se levant étonnée*) Ah, il faut vous parler debout, en voilà une mode.

LE GÉNÉRAL.—Est-ce que, dans l'armée françaises, on se permet de parler à un officier.....

ROSETTE.—(*l'interrompant*) D'abord les officiers français, en temps de paix, on s'assied sur leurs genoux.

LE GÉNÉRAL.—(*souriant*) Et en temps de guerre?

ROSETTE.—En temps de guerre, on ne les voit pas parcequ'ils se battent ; ils n'ont pas le temps de s'occuper des femmes, leur grande maîtresse, c'est la victoire.....

LE GÉNÉRAL.—(*amer*) En vérité ? (*il s'approche de Rosette qui recule un peu.*)

LE GÉNÉRAL.—(*lui prenant le menton*) Alors ils sont bien heureux les officiers de votre pays, ah, ah, ah, quand vous vous asseyez sur leurs genoux.

ROSETTE.—Ils ne s'en sont jamais plaint que je sache.

LE GÉNÉRAL.—Hé, je ne m'en plaindrais pas non plus, savez-vous que vous êtes gentille, fraulein.....

ROSETTE.—(*gamine*) Frau.....quoi?

LE GÉNÉRAL.—Fraulein, c'est un charmant mot d'amour, le plus beau de notre langue, il faudra l'apprendre, petite.....

ROSETTE.—Je n'y tiens pas du tout.....Et puis lâchez-moi les machoires, hein, vos mains sentent le cheval.

LE GÉNÉRAL.—(*lui enlaçant la taille*) Ah, charmante, toute charmante, fraulein.....

ROSETTE.—(*voulant se dégager*) Voyons bas les pattes, espèce d'ours.....

LE GÉNÉRAL.—Non, non, un petit baiser, un seul.....

ROSETTE.—Moi, embrasser un Boche, mais vous êtes fou.....Voyons, assez, assez ou je vous gifle....

LE GÉNÉRAL.—(*interloqué*) Gifle? Qu'est-ce que c'est ?

ROSETTE.—(*essayant toujours de se dégager*) Vous ne savez pas ce que c'est gros mufle ?

LE GÉNÉRAL.—(*continuant à la lutiner*) Non, petite fraulein, un baiser seulement.

ROSETTE.—(*lui donnant une formidable gifle*). Je puis toujours t'apprendre ce mot de notre langue....

LE GÉNÉRAL.—(*lâchant Rosette et dégaînant son sabre*) Ochéééééé.....Mein Gott.....

ROSETTE.—(*courant à la porte de droite*) Il va me tuer, oui.....

LE GÉNÉRAL.—(*marchant sur elle son sabre levé*) Meurs, meurs, française maudite.....

FERNAND.—(*sort de la chambre un revolver au poing*). (Tableau.)

SCENE VII

LE GÉNÉRAL, ROSETTE, FERNAND, PUIS LA SENTINELLE, LE CAPITAINE ET DEUX SOLDATS.
(*cette scène doit être jouée vivement*)

FERNAND—(*couvrant le Général*) Ecoute un peu, mon petit.....

LE GÉNÉRAL.—(*aburi, laissant tomber son sabre*) Och.....Mein Gott..... (*il court à la porte du fond et donne un coup de sifflet, aussitôt apparaît le Capitaine.*)

ROSETTE.—(*à Fernand.*) Mon pauvre ami, mais c'est a mort, la mort.....

FERNAND.—Qu'importe, vois-tu, je n'ai pu me cacher sous le lit, il est boisé. Je devais être pris, mais ils ne m'auront pas vivant.

LE CAPITAINE.—(*s'avancant et s'adressant à Fernand.*) Rendez-vous.

FERNAND.—Pas avant d'avoir démoli quelqu'un.

LE CAPITAINE.—Il ne vous sera fait aucun mal, je vous donne ma parole d'honneur.

FERNAND.—Je la connais celle-là.....

ROSETTE.—(*pleurant*) Mon ami, rendez-vous, vous courez une chance de vivre.

LE GÉNÉRAL.—(*donnant des ordres au debors*) Six hommes, un sergent, tout de suite.....

FERNAND (*à Rosette*) Vous voyez, on prépare le feu de peloton.....

LE CAPITAINE.—Rendez-vous.....

FERNAND.—Non.

(*Le Capitaine prenant Rosette et s'en servant comme d'un boulier s'avance vers Fernand qui ne peut faire feu de peur de blesser son amie*).

ROSETTE.—(*se débattant*) Ah lâche, triple lâche.

Le Capitaine arrache l'arme des mains de Fernand et la jette par terre, il repousse aussi durement Rosette qui va rouler sur le parquet tout près du revolver..

LE CAPITAINE.—Enfin.

LE GÉNÉRAL.—(*aux Soldats au debors*) Allez.

(*Deux Soldats s'emparent de Fernand et se placent chaque côté de lui*)

ROSETTE.—(*se traînant aux genoux du Général*) Par pitié, par pitié.....

LE GÉNÉRAL.—(*la repoussant avec son pied*). Arrière, la française.

FERNAND.—(*au Général*) Ah si jamais l'un des nôtres te tient, toi.....

LE CAPITAINE.—(*aux Soldats*) Allez. (*Le Capitaine donne le commandement en allemand et ils sortent en emmenant Fernand.*)

SCENE VIII.

ROSETTE. LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.—(*à Rosette*) C'était ton amoureux sans doute; on va le fusiller; il va souffrir car il ne sera pas tué tout de suite; nous avons un procédé spécial pour les français, nous les haïssons tant que nous aimons les voir souffrir ; quand il sera bien blessé, on va te l'apporter ici pour que tu le panses, et demain, nous le fusillerons de nouveau.....Ah, ah ah, ah, nous allons bien nous amuser, fraulein, ah oui, beaucoup.

ROSETTE—(*qui est tombée sur le revolver n'a pas bougé, elle sanglote.*)

LE GÉNÉRAL.—(*lui touchant la tête avec sa botte*) Belle femme, mais mauvaise tête ; tu aurais pu faire un bel avenir pour toi dans l'armée allemande ; mais non, trop de cœur et pas assez de Kulture.....Ah, ah, ah, ah, je vais te dire comment ils vont l'exécuter ton amoureux, on peut voir par la fenêtre, c'est ici tout près. Ecoute.

ROSETTE.—(*s'est relevée sur un coude et tout en sanglotant, elle s'est emparé du révolver et sa main s'est crispée sur la crosse de l'arme*).

LE GÉNÉRAL.—(*le dos tourné à Rosette et regardant au debors.*) Tiens, écoute, fraulein française, voici qu'ils vont commencer l'exécution de ton amoureux; ils sont rendus au bas de la colline, ils ont fait marcher ton amoureux jusqu'auprès d'un petit mur de grosses pierres ; le sergent veut lui bander les yeux, il ne veut pas, il est brave, ton amoureux.....Maintenant, les hommes le couchent en joue, le sergent va donner le signal.....

ROSETTE.—(*avec le revolver, en conservant la même position, vise le Général qui continue de lui expliquer la scène qui se passe au debors*)

LE GÉNÉRAL.—En effet, il le donne, le signal.... un, deux, trois.....Feu.....

ROSETTE—(*tire comme le Général dit feu, et la détonation de son arme se mêle avec celle des fusils au debors.*)

LE GÉNÉRAL.—(*tombant*) Ah, elle m'a tué, la française.....elle m'a tué, Och.

ROSETTE—(*affolée, les yeux bagards, son arme à la main se retire vers la chambre de droite pendant que le rideau tombe lentement.*)

FIN

Imp. L'EVENEMENT
Québec.